

## MANASLU 8163 M

par Arnaud Pasquer

**P**ourquoi le Manaslu ? Après la tentative d'ascension d'un 7000 vierge il y a 3 ans, je voulais repartir sur un 8000 pour connaître de nouveau les sensations de la très haute altitude connues au Cho Oyu en 2006. Mon choix s'était porté sur le Manaslu, tout d'abord parce que je connaissais le futur chef d'expé ; nous voulions repartir ensemble. Ensuite et surtout c'était l'un des moins tentés et réussis : 11 français seulement en tout sur son sommet en 50 ans (le même nombre que pour le K2). Cerise sur le gâteau, le trek d'approche était, paraît-il, assez sauvage.

Après un jour de bus et plusieurs jours de marche, nous arrivons enfin à Samagaun, 3500 m, village situé au pied du Manaslu, dans la vallée. Épargné jusqu'à présent, c'est en pleine nuit à quelques heures de repartir que se déclenche la tourista à laquelle on échappe rarement en expé. Le jour de repos au camp de base sera propice à se remettre d'aplomb, à préparer les charges à monter au camp 1, dans une ambiance particulière : une expédition coréenne de 7 personnes (et 3 sherpas) s'est retrouvée bloquée dans une tempête. Deux sont morts, et les autres ont été évacués, souffrant de graves gelures. Autres expés en présence : des Italiens, des Polonais, et surtout des Espagnols. Avec nous, cela fait une vingtaine de personnes désormais au camp de base. Certains sont là depuis plus d'un mois, bredouilles, et d'autres étaient déjà venus une fois à l'automne. Autant dire qu'en arrivant en décalé, sans guides, sans sherpas, sans oxygène, nous ne sommes pas pris au sérieux. Notre cuisinier aussi n'arrête pas de répéter qu'il n'a jamais vu personne le faire au printemps.

Départ pour le camp 1. Nous avons environ chacun 13 kg de matériel collectif (tentes et nourriture) à porter et 5 à

7 kg de matériel personnel (vêtements, duvet, mousquetons, broches à glace, etc) cette fois-ci. La règle est simple : tous sans exception nous porterons à chaque montée le même poids de matériel collectif. Tout ce qui est personnel est à prendre en plus. La répartition s'est faite de façon très équitable, personne n'a contesté et même l'unique fille du groupe ne bénéficie d'aucun traitement de faveur. Je trouve que l'état d'esprit de cette équipe est très prometteur et c'est le début d'une solidarité sans faille.

Nuit correcte pour tout le monde et redescente au camp de base le lendemain matin pour préparer déjà un deuxième portage après un jour de repos. Le temps semble immuable au Manaslu : beau le matin jusqu'à 10h, puis nuage et grésil ou neige l'après-midi et le soir, souvent en assez grande quantité. La montagne située à notre droite purge en permanence.

Les autres expés s'impatientent : en un mois, ils n'ont eu que deux jours de beau. L'équipe dite 'de secours', formés de sherpas embauchés par les coréens pour récupérer leur matériel et chercher les corps, décide de redescendre, sans avoir dépassé le camp 1. Les Espagnols veulent temporiser et effectuer une tentative dans trois jours. Un Polonais veut à tout prix monter et



*Le Manaslu : sommet à gauche, antécime à droite*

convainc un compatriote et un Italien de monter avec lui du camp de base au camp 2 (dans la nuit de demain soir pour éviter les avalanches). Alors que nous sommes les seuls à ne pas être dans une optique de sommet, nous serons finalement les premiers à repartir pour le camp 1. Nous montons des bambous et des fanions pour baliser le chemin, fournissons nos bulletins météo, et ferons la trace jusqu'au premier camp. C'est le mieux que l'on puisse faire.

Nous décidons de revoir notre programme et de pousser jusqu'au camp 3 en trois jours, afin d'éviter des allers-retours que nous ne pourrions peut-être pas faire compte tenu du temps médiocre. Ah qu'il est agréable de remonter dans un camp pour la deuxième fois ! Tout paraît plus facile. Une heure trente de gagnée sur le trajet camp de base – camp 1. Dans la nuit, nous entendons des voix, l'Italien et les deux Polonais sont bien en train de monter. Au petit matin, alors que nous nous préparons, nous pouvons encore les voir plus haut ; ils n'ont pas l'air d'avancer bien vite, nous voilà prévenus. Ce ne sera en effet pas simple : crevasses, séracs, pentes plus ou moins raides, l'accès au camp 2 est long et fastidieux. Sans sherpas, nous sommes obligés de limiter notre nombre de tentes et avons décidé de 'zapper' ce camp 2 : ce sera donc la seule fois où nous y dormirons.

Au matin, les deux Polonais et l'Italien nous attendent. Manifestement, ils n'ont pas envie de faire la trace. Notre équipe part devant mais les nuages arrivent et nous nous égarons dans la pente.. Après quelques heures dans cette purée de poix, le mauvais temps s'installe, subitement, en arrivant près du col. Le vent souffle de plus en plus fort et j'ai de plus en plus froid. Le routeur avait pourtant annoncé grand beau ! Au départ réfractaire à ce que je considère comme une aide extérieure, je m'étais laissé convaincre.

Convaincu à tel point que j'avais décidé de m'alléger pour cette montée : je n'ai donc qu'un tee-shirt et ma veste coupe-vent sur moi à cet instant. Une petite polaire est dans le fond de mon sac, mais j'ai trop tardé avant de la sortir. Le faire maintenant risque de me refroidir encore plus et je devine une tente au pied du gros sérac 100 m au-dessus ainsi que deux équipiers ; le camp n'est donc plus très loin, je vais tâcher d'y arriver le plus vite possible. Mais le vent souffle de plus en plus fort, c'est la tempête, et il m'est difficile d'avancer. Je rejoins Elsie, et dans notre regard se lit presque la détresse mais aussi l'encouragement. Il faut que nous arrivions à ce camp coûte que coûte ! C'est chose faite de longues minutes plus tard et les autres sont déjà

en train de monter les tentes. Une d'entre elles part comme un coup de canon et disparaît. Une autre perd son double toit ainsi qu'un arceau qui casse mais Eric réussit à la réparer dans le vent. Pendant ce temps, Raoul est mal en point plus bas et appelle depuis un moment. Claude finira par aller le chercher. Finalement trois dormiront complètement serrés dans une tente coréenne, trois dans une tente à moitié disloquée, deux dans notre troisième petite tente légère. Les deux Polonais et l'Italien nous avaient dépassés juste avant d'arriver au camp, pour squatter la plus grande tente coréenne que nous croyions être la leur et nous avaient indiqué qu'ils ne la partageraient pas.

6h : réveil frisquet. Le vent souffle toujours mais la tempête est finie. Il fait beau. La tente a tenu. Après un temps d'hésitation j'y laisse mon duvet, mes gants de rechange, mes grosses chaussettes, ma boussole prévus pour l'assaut final. Je les laisse afin d'être plus léger lors de la prochaine montée. D'autres laissent quelques affaires dans la petite tente d'assaut.

Nous partons en même temps que les Polonais et l'Italien, mais dans deux directions différentes, nous vers le bas, eux vers le camp 4... Entre le camp 3 et 2, nous croisons les Espagnols qui montent. Sacs légers, accompagnés de leurs sherpas, des tentes en nombre à tous les camps, nous ne faisons vraiment pas la même expédition, mais nous leur souhaitons toutefois bonne chance pour le sommet, surtout que l'entente entre eux et nous est très bonne. Raoul est à la traîne, et veut que je reste avec lui. Mais avant d'effectuer le dernier rappel, je lui file le talkie-walkie et pars devant, car le camp 1 n'est plus qu'à vingt minutes. Seulement une fois que je retrouve les autres, nous attendons un certain temps. Je l'appelle avec le deuxième talkie : il s'est perdu de façon très surprenante et malgré notre guidage il mettra une heure à nous rejoindre. Le soir, nous tentons de le convaincre de ne plus monter. Et le lendemain au réveil, ses doigts sont tous atteints de gelures. Ce n'est pas grave mais il nous faut désormais organiser son évacuation par hélicoptère.

Pendant ce temps-là, les Polonais, l'Italien et les Espagnols sont redescendus. Les premiers ont vite fait demi-tour au-dessus du camp 3. Les seconds se sont pris le mauvais temps en arrivant au camp 3 (comme nous la veille) et nous décrivent des scènes de panique. Ils n'ont pas monté leur tente, se sont engouffrés dans les nôtres et les coréennes, avec leurs crampons, en se bousculant car il n'y avait pas de place pour tout le monde, puis sont redescendus aussitôt

sans y dormir. Mauvaise nouvelle : il y a sûrement eu des dégâts. Pour eux, tout est terminé. C'était leur dernière chance de faire le sommet. Certains avaient déjà prolongé de dix jours leur venue, ils ne peuvent plus attendre. Oscar, un des guides, nous donne des précisions sur les cordes fixes posées par les Coréens entre le camp 3 et 4 et nous signale qu'un pont de neige s'est en partie effondré en dessous du camp 2. Afin de régler le problème de ce pont de neige, Calzen, notre cook, envoie alors ses deux aides dans la vallée, à Samagaun, pour trouver deux échelles. Ils y arriveront et nous tirent une épine du pied.

Le programme de ces prochains jours est le suivant : montée au camp 1, installation d'une échelle au-dessus de la grande crevasse, montée à l'emplacement du camp 2 pour y déposer de la nourriture et notre dernière tente, censée remplacer celle détruite du camp 3, et redescente au camp de base puis attente d'un créneau météo. Pour ma part, je veux pousser jusqu'au camp 3, officiellement pour aller voir nos affaires. Ce sera une très longue journée mais les raisons pour lesquelles je veux monter sont multiples :

- je veux voir l'état des tentes.
- j'espère encore ne pas avoir à porter mon duvet du camp de base là-haut, de surcroît moins chaud et veux récupérer ce qui est récupérable.
- j'en profiterai pour ramener aux familles les pellicules photos des Coréens qu'Alain avait trouvées dans une tente.
- nous n'avons passé qu'une nuit à 6900 m, au lieu de deux, et c'est un peu juste juste pour tenter le sommet ; remonter là-haut même sans y dormir serait une bonne chose pour l'acclimatation.
- je veux vérifier si faire camp 1 – camp 3 est réalisable, et faire la trace sera bénéfique pour toute l'équipe si nous remontons rapidement.
- j'ai un compte à rendre avec ce camp 3 qui m'a blessé dans mon orgueil (j'y suis arrivé en état proche de l'hypothermie).

Montée au camp 1. Rien à signaler si ce n'est que comme d'habitude, il faut faire la trace dans une neige profonde. Nous nous relayons naturellement. L'échelle m'encombre mais en contrepartie on m'a pris des affaires, et demain on inverse. Elsie me demande si elle peut prendre le duvet de Raoul au camp 1. Je lui laisse, alors en contrepartie elle me prend un peu de bouffe. L'équipe est solidaire, cela fait plaisir à voir. Nous sommes tous unis dans un même but, celui de faire le sommet. Il nous paraît évident que nous ferons ensemble désormais le sommet, ou pas du tout.

Montée au camp 2. Arrivés devant la grande crevasse, nous constatons qu'effectivement on ne peut plus passer : comme nous avons eu raison d'anticiper avec ces deux échelles ! Nous aurions pu installer une tyrolienne, mais cela n'aurait pas été évident. Arrivés au camp 2, nous enfouissons dans la neige notre nourriture et notre tente, et signalons l'endroit avec nos bambous. Stéphane tente alors de me dissuader de continuer, mais en partant sans sac et en donnant le maximum, je prévois d'atteindre le camp dans trois heures donc en fin d'après-midi. Je ne pourrai pas éviter la tombée de la nuit, mais c'est faisable.

La montée entre 6400 et 6900 m est une grande pente entrecoupée par quelques crevasses. Je commence à partir à gauche comme nous l'avions fait six jours auparavant. Puis décide de prendre à droite, pensant que cette face me protégera du vent. Je suis seul et je prends un pied d'enfer, malgré le fait que je surveille l'arrivée du mauvais temps. À peine le camp atteint, je fais le tour des tentes en commentant au talkie ce que je vois : la première tente coréenne ne ferme plus, la seconde est détruite, la nôtre aussi, la petite est intacte mais de la neige s'est engouffrée dans l'entrée. Les affaires des uns et des autres sont toujours là dans celle-ci, et les miennes sont coincées dans la neige et la glace sous la tente rouge : pas de bol. Il est 17h, et je ne peux désormais plus pelleter et creuser la glace au piolet pour récupérer les pellicules et mes affaires. Il faudra que je fasse sans, c'est tout. Le bilan de ma venue est donc mitigé, si ce n'est qu'il a permis de confirmer ce que je soupçonnais déjà. Mais au moins l'équipe a vu que faire camp 1 – camp 3 dans la journée était réalisable.

La nuit tombe quand je rejoins le passage de l'échelle sous le camp 2. Je longe ensuite la crevasse sur 100 m, lorsqu'un bruit effroyable se fait entendre. Ce que je vois me stupéfie : devant moi, de l'autre côté, la crevasse dans toute sa longueur s'effondre. Le spectacle est terrifiant, encore plus dans la pénombre. Au fur et à mesure de ma descente, les bruits se font plus fréquents : ce sont le glacier et les séracs qui craquent, et je ressens alors de plus en plus une certaine appréhension du fait de ma solitude et me presse d'arriver au camp 1. J'y mange un morceau et me change, prenant bien soin d'y laisser tout ce qui n'est pas nécessaire pour effectuer la jonction camp de base – camp 1 quand nous monterons. Il fait désormais nuit noire, et c'est bien fatigué de ma journée que j'arrive au camp de base à 21h où l'on m'a attendu avant de se coucher, et où il neige, comme d'habitude.

Le lendemain nous établissons notre programme final : compte tenu des informations sur la météo que nous avons, nous décidons de viser le sommet pour le 23, nous partons donc après-demain.

20 mai : montée au camp 1. Le temps annoncé était au beau fixe, mais cela se gâte vite et c'est même la tempête qui nous surprend, à moins d'une heure du camp 1. Il faut déblayer nos tentes, presque entièrement recouvertes, et creuser tout autour. Il neige sans arrêt, et au petit matin nous avons l'impression de sortir d'un terrier, tellement nos tentes sont de nouveau complètement recouvertes. Pour Claude, notre chef d'expé, il faut redescendre. Cela fait deux jours qu'il neige de façon très conséquente, et les pentes au-dessus sont très chargées. Une montée à trois est un moment envisagée mais nous finissons par tous descendre, rassurés par Claude, qui insiste sur le fait que ce n'est pas un renoncement, que nous avons encore du temps. Le soir, la météo nous annonce qu'il y aurait une journée propice le 25, il faut donc repartir dès demain au camp 1 !

Lendemain, 22 mai : Remontée au camp 1.

23 mai : Enchaînement camp 1 – camp 3 en partant de très bonne heure et en récupérant notre dépôt enfoui à l'emplacement du camp 2. Le glacier a bien bougé ces derniers jours, l'échelle est toujours en place mais montre des signes de fatigue et la crevasse s'est complètement écroulée, encore plus que lorsque je l'avais vu s'effondrer sous mes yeux. Plus haut, le spectacle du camp 3 est encore plus désolant que lors de ma venue : la deuxième tente coréenne est détruite, reste juste la première, qui ne ferme plus et qui a beaucoup de neige à l'intérieur.

24 mai : démontage des deux tentes et départ pour le camp 4. La veille, les avis divergeaient sur l'itinéraire à prendre : la voie historique à gauche qui forme le bas d'un Z, ou la voie directe au-dessus du camp dans les séracs, équipée par l'expédition coréenne. Celle-ci est plus directe, mais plus raide, avec notamment un passage de 50 m en glace à 80 degrés justifiant obligatoirement l'usage d'une corde fixe. Or nous avons du mal à retrouver celles-ci sous la neige et il se peut que plus haut elles soient carrément prises dans la glace. Nous décidons alors de partir à gauche sur la voie normale, même si celle-ci est plus exposée aux avalanches.

Le cheminement est long et pénible, il faut se relayer pour faire la trace, mais c'est Stéphane qui fait la majeure partie du travail. Le temps est découvert et permet d'en prendre plein les yeux, l'excitation de monter au camp 4 et la recherche d'itinéraire ne faisant que rajouter à la beauté des lieux, même si la pénibilité de l'effort fait que c'est loin d'être un plaisir. Les pentes sont chargées, et quelques petites coulées partent. Le temps passe et Stéphane, sûrement refroidi par la dernière coulée qu'il vient de déclencher, s'arrête contre une paroi de glace et nous attend. Claude installe une corde (nous en avons deux en tout dans nos sacs) pour contourner ce mur, qui marque l'endroit où la pente se redresse, et grimpe d'une vingtaine de mètres. Nous les rejoignons, un par un, et chacun hésite désormais à continuer. Il est 15h30, nous sommes en retard et nous ne voyons toujours pas le col, proche du camp 4. De surcroît, le mauvais temps arrive, nous ne sommes pas certains d'être sur le bon chemin, et le camp 3 est à plusieurs heures de là : la situation est donc loin d'être idéale ! Désormais regroupés en pleine face, nous sommes bloqués car il faut la traverser par une pente courte mais bien raide et dangereuse.



*En direction du camp 4*

Nous décidons de voter la poursuite ou non de l'ascension : quatre voix pour, trois contre. Rétrospectivement, je trouve cela formidable : nous étions un bloc, une unité ; si le vote avait été autre, je pense que nous aurions tous fait demi-tour. L'ascension s'est en partie jouée ici.

Plus loin, de l'autre côté, une corde fixe dépasse de la neige, nous la prenons. C'est la preuve que

nous venons de rejoindre la voie des coréens et que nous ne sommes pas perdus. La neige cède la place à de la glace, le col se dévoile, soulagement. Nous passons juste sous le Japonais mort il y a trois ans, dont seul le tronc dépasse de la glace, mais qui vous regarde, droit comme un i. Vision assez terrifiante et qui nous rappelle que nous entrons dans la zone située au-dessus de 7500 m, et où il ne fait pas bon lambiner. L'arrivée au col se fait sur une glace vive, très glissante ; heureusement que les Coréens ont installé une corde ici !

Le camp 4 est juste là, à l'entrée du plateau sommital. Trois tentes (espagnoles) sont là, presque intactes : elles ne ferment plus, mais sont debout. Nous n'aurons pas besoin de monter les deux nôtres, c'est toujours ça de gagné, car la nuit va venir vite et il faut faire fondre la neige, préparer à manger, et cela prend énormément de temps en haute altitude. Départ toujours prévu à 2h. La nuit, ou plutôt le repos, sera de très courte durée.

Ça y est, nous y sommes. C'est le grand jour. Frontale sur le front, nous partons en silence, dans l'inconnu. Mais très vite, nous ne prenons pas la bonne direction. Le plateau n'a rien d'un plateau et les bosses du départ laissent vite la place à une pente qui se redresse de plus en plus. Les avis divergent. Il faut dire que l'endroit est immense, et que même les meilleurs s'y sont égarés (Messner, Lafaille). Nous sommes trop partis à droite, et pour rejoindre le plateau plus haut, chacun y va presque de son itinéraire, en coupant directement dans la face, en redescendant plus bas, ou en faisant carrément demi-tour. Il est quatre heures du matin environ, nous sommes donc au début de l'ascension, mais éparpillés en plusieurs endroits, nos chances de succès viennent d'en prendre un coup car nous nous étions fixé midi comme heure limite pour atteindre le sommet (ou tout du moins faire le point...).

Plus haut, un regroupement s'impose. Le jour se lève désormais et la suite devient plus évidente. Une falaise à droite, des rochers à gauche, une pente en neige entre les deux qu'il faut prendre, et qui semble monter entre l'antécime, omniprésente (que nous voyons en permanence depuis deux semaines) et le vrai sommet que nous ne voyons pas encore, caché par cette falaise. À partir de cet instant, Stéphane prend la tête et effectue la trace.

Cette montée s'effectue sans encombre, nous nous suivons, à 10-15 minutes les uns des autres, et lorsque nous sortons de ce passage, le sommet se révèle enfin. Je regarde ma montre, il est 8h08. Nous arriverons avant midi, c'est certain. Cette pensée me comble de joie.

Plus haut, Stéphane trouve un bout de corde, signe que nous sommes dans la bonne direction, il n'y a donc plus qu'à suivre. Le petit col situé au pied du sommet est désormais à portée de main. La suite est une arête, moins enneigée que prévu, et qu'il faut gravir à une seule personne à la fois. Du fait de nos écarts respectifs, cela se fait naturellement. Après être restés un moment au col, nous redescendons tous un par un, et nous ne savourons pas encore, car la partie n'est pas encore gagnée, il faut redescendre...



*Plus que quelques mètres...*

En redescendant, je constate vite que je suis très fatigué. Tous les 100 m, je m'arrête, je m'assois, et je ferme même parfois les yeux quelques instants. À chaque fois, je me réveille en sursaut : il ne fait pas bon s'endormir à ces altitudes... Cependant, à chaque fois, je remarque que l'écart qui me sépare de ceux de derrière, et de ceux de devant est le même qu'auparavant. Pensant donc que mes pertes de conscience étaient très brèves, je demanderai à Alain combien de temps elles dureraient. Il m'a alors dit que je suis resté allongé une fois sur le côté pendant 10 à 15 minutes... ! Nous étions tous crevés en fait.

Sur le plateau, nous coupons sur la droite et passons à proximité de ce qui ressemble à une vieille tente. Il s'agit en fait d'un corps, un des deux coréens disparus. Il repose à peine à 200 m des tentes, qu'on ne peut pas voir d'ici car

masquées par une bosse. Nous décidons de rester au camp 4, trop fatigués pour descendre davantage.

26 mai : départ pour le camp de base. La nuit ne m'a permis de récupérer. Cette journée s'annonce longue. Il faut en effet tout redescendre : affaires personnelles, collectives, tentes, nourriture non utilisée et déchets, et les sacs vont déborder. Le mauvais temps est de nouveau de la partie et l'on n'y voit plus grand-chose ; décidément le Manaslu ne nous aura laissé que peu de répit.

Nous descendons : certains partent devant repérer le passage et nous communiquons par talkies-walkies. Calzen, à qui nous avons laissé le troisième talkie afin d'effectuer des vacances le jour du sommet, perturbe nos conversations. Il a l'air paniqué et ne cesse de répéter « Please, go down ! Bad weather is coming, please, go down, please ! ». Nous parvenons enfin, après quelques hésitations, à retrouver notre chemin de la veille, puis à effectuer la traversée sous les séracs dans l'autre sens vers le camp 3, malgré cette purée de pois. Le vent souffle de plus belle, il s'agit de ne pas traîner. Armé de mon piolet et d'une pelle, je commence à déchirer notre tente prise dans la glace afin d'y récupérer mon duvet et mes affaires laissées là il y a 10 jours et qui ne m'ont pas énormément manqué tout compte fait. C'est avec soulagement (vu le prix du matériel) que j'arrive à tout récupérer sans rien abîmer alors qu'elles sont collées à la glace.

Arrivés à l'échelle, nous constatons que celle-ci pend dans le vide, mais tient encore grâce aux extrémités de la fine corde à laquelle elle était reliée. Il faut jouer un peu à l'équilibriste, mais ça passe ! Poursuite de la descente dans laquelle nous devons effectuer une désescalade là où nous faisons un rappel, la corde fixe est en effet trop enfouie. Puis plus loin, nous sortons notre corde et refaisons de même. La neige tient bien, et ce n'est pas très compliqué, à part pour Fred et Elsie qui se sont chargés de porter les deux parties de l'échelle. Chacun a sa technique : Elsie se penche bien en avant et Fred, lui, balance tout simplement l'échelle dans la pente 300 m plus bas et la traînera ensuite jusqu'au camp 1.

Plus nous descendons, et plus nous en avons marre, plus nous semblons fatigués et plus nos sacs se remplissent... Au camp 1, nous trions la nourriture qu'il nous reste. Nous mettons un point d'honneur à tout redescendre, y compris les quelques petits déchets oubliés par les autres expés, au grand désespoir de notre cuisinier qui s'en serait bien passé. Au final nous laissons tout de même les tentes en partie détruites aux camps 3 et 4. C'était en effet impossible de les

redescendre : mon sac à dos de 75 l par exemple est déjà rempli. J'ai donc dû y attacher devant deux duvets, mon matelas gonflant, mon piolet, et maintenant trois gros sacs poubelle ! Arrivés au camp de base, exténués, nous pouvons enfin savourer ce succès collectif. Tous sains et saufs, c'est un soulagement. La fête peut commencer : Calzen a ramené des bières et surtout du coca de la vallée, j'en avais rêvé toute la journée.

Avant le trek de retour, notre cook, ses 2 aides et notre matériel partent d'un côté, suite à un drame familial. Nous partons de l'autre, avec un seul porteur, une carte, et juste de quoi se débrouiller pendant une semaine. Je retiendrai l'arrivée dans le petit village désert où nous avons négocié l'achat du seul poulet vivant auprès de deux paysannes et le repas qui s'en est suivi, le passage du Larke Pass à 5000 m et le pique-nique sous la grêle, les nuits sur une planche de bois et le choc du retour à la civilisation lorsque nous avons rejoint le chemin du trek de l'Annapurna et son flot de voyageurs, de lodges, etc.

Quel bilan tirer de tout ça ?

Persévérer a payé. Notre réussite tient avant tout en deux points :

- nous avons toujours effectué les bons choix, en termes de montées au bon moment, de profil d'ascension, de portage adéquat, d'improvisation, et toujours en concertation.

- l'équipe était incroyablement homogène, soudée et solidaire dans l'effort (portage identique, relais pour la trace, respect des décisions du groupe, etc), et n'a jamais connu de problème lié à l'altitude (ce qui nous a surpris à l'unanimité).

Alors faire un 8000, ça n'a rien d'un exploit (bémol cependant pour les cinq plus hauts où l'on atteint vraiment les limites physiologiques du corps humain sans oxygène). Le faire avec sherpas et encore plus avec oxygène, ressemble à une mascarade.

Mais le faire dans les conditions dans lesquelles on l'a fait, et alors que tout le monde ricanait de nous voir avec si peu de moyens, nous en avons tiré une certaine fierté. Et surtout, être restés seuls pendant 15 jours sur un 8000, c'est exceptionnel et un privilège rare.

Pendant l'expé, j'avais annoncé que ce serait le dernier 8000 car un 8000 « c'est trop long, trop dur, trop cher ». Mais en fait, si je pouvais repartir de suite... je n'hésiterais pas.